



**HAL**  
open science

# Les gravures rupestres de bœufs à bosse de l’Air (Niger) et de l’Adrar des Iforas (Mali)

Christian Dupuy

► **To cite this version:**

Christian Dupuy. Les gravures rupestres de bœufs à bosse de l’Air (Niger) et de l’Adrar des Iforas (Mali). Bulletin: Société d’études et de recherches préhistoriques Les Eyzies, 2005, 54, pp.63-90. halshs-00724052

**HAL Id: halshs-00724052**

**<https://shs.hal.science/halshs-00724052>**

Submitted on 16 Aug 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christian DUPUY,  
chargé de cours à l'université  
Jean Moulin (Lyon 3)  
14 rue Pierre Corneille  
69006 LYON

Bulletin n° 54 (2005) de la Société d'études  
et de recherches préhistoriques des Eyzies  
(pp. 63-90)

### **Les gravures rupestres de bœufs à bosse de l'Aïr (Niger) et de l'Adrar des Iforas (Mali)**

#### **Résumé**

**Dix gravures rupestres de bœufs à bosse ont été récemment découvertes dans l'Aïr (Niger) et dans l'Adrar des Iforas (Mali). Quatre d'entre elles s'intègrent dans des compositions développant des thèmes caractéristiques du IIe millénaire av. J.-C. Leur réalisation s'avère deux mille ans plus ancienne que la date avancée jusqu'ici pour l'introduction du bétail à bosse en Afrique de l'Ouest. Ces gravures fournissent un élément de preuve supplémentaire en faveur des relations à longue distance qui s'établissaient, au moins épisodiquement, entre les peuples du Sahara et ceux du bassin oriental de la Méditerranée au cours de l'Age du bronze.**

Le gros bétail dans le Sud du Sahara et, plus largement, en Afrique de l'Ouest, se compose aujourd'hui essentiellement de bœufs à bosse. On rencontre, par exemple, dans le Sahel malien et nigérien, les zébus *bororogi* des Peuls nomades *wodaabe*, hauts sur pattes, à ensellure marquée, aux robes foncées presque toujours fauves, aux fanons développés, aux têtes allongées surmontées de longues cornes en lyre. Ces animaux se distinguent de ceux de la race *azawak* élevés par les Touaregs, à la fois plus trapus et plus robustes, aux robes variées et aux cornes courtes. Il existe aussi des troupeaux constitués d'individus offrant des caractères

caractères morphologiques plus diversifiés et au sein desquels les bovins à dos droit sont l'exception... Il n'en fut pas toujours ainsi de la composition du cheptel bovin, comme en témoigne l'art rupestre du Sahara, dominé par les représentations d'animaux sans bosse.

Les prospections archéologiques menées au cours des années 1980-1990 dans l'Aïr, au Niger, puis dans l'Adrar des Iforas, au Mali, ont permis la découverte de dix gravures rupestres de bovins à bosse parmi des centaines de bovins à dos droit (Dupuy 1985 et 1991). Quatre d'entre elles se trouvent intégrées dans des compositions riches d'indications chrono-culturelles. Afin de mieux juger de leur valeur archéologique, il importe pour commencer de présenter les données enregistrées jusqu'ici ayant permis de restituer quelques bribes de l'histoire du bétail à bosse en Afrique.

### **Bilan des connaissances**

Notons au préalable que l'examen d'un squelette de bovin, aussi complet soit-il et quelle que soit son ancienneté, ne permet pas de se prononcer sur la présence ou l'absence d'une bosse, cette dernière étant essentiellement constituée de muscle et de graisse. A défaut, donc, de pouvoir s'appuyer sur des données ostéologiques, la reconstitution de l'histoire ancienne du bétail à bosse en Afrique passe par l'étude des milliers de bovins représentés dans les arts ruraux et les arts de cour de diverses régions. De cette documentation exceptionnelle, il ressort que le bétail africain est longtemps demeuré composé d'animaux sans bosse, aux robes et aux cornes variées, communément appelés taurins par référence à leur nom d'espèce *Bos taurus*. Bien qu'il ne soit pas dans mon propos de détailler ici la morphologie des sujets figurés suivant les régions et les époques, je signalerai simplement la présence au Sahara et dans la vallée du Nil de quelques individus aux garrots surélevés et aux fanons et aux prépuces ou appendices ombilicaux parfois développés (fig. 1). Tirant argument de l'ancienneté de certaines de ces figures et de leur récurrence dans le temps, Alfred Muzzolini (1983, p. 495-518), puis Caroline Grigson (1991), ont émis l'hypothèse de l'émergence, en Afrique, d'une variété de bovins à bosse indépendante de la souche asiatique d'où est issu le zébu, nommé *Bos indicus*. Cette proposition pose problème. Il n'est pas sûr en effet que les protubérances dorsales peu

prononcées que les auteurs assimilent à des bosses représentent véritablement des bosses. Il s'avère moins hasardeux d'y voir des garrots proéminents comme on en observe aujourd'hui sur certains taureaux de la famille des taurins ou sur les figurations de l'ancêtre sauvage de ces animaux, l'aurochs (*Bos primigenius*) ; lesquelles figurations se trouvent intégrées, d'une part, dans l'art rupestre à gravures naturalistes du Sud de la Libye d'âge néolithique et, d'autre part, dans l'art paléolithique de la région franco-cantabrique (fig. 1).

Les plus anciennes représentations de bœufs à bosse avérées en Afrique sont apparues dans la Vallée du Nil égyptienne au cours du 16<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il s'agit d'une statuette en ivoire (Hornblower 1928) et d'une scène gravée sur calcaire montrant trois animaux (peut-être quatre) attelés en ligne à un gros bloc de pierre parallélépipédique (Zabern 1987, fig. 119). Ces sujets sont semblables à la vingtaine d'individus figurés par la suite dans des tombes et des temples égyptiens du Nouvel Empire. Muriel Nicolotti et Claude Guérin (Nicolotti/Guérin 1992), qui ont étudié ces peintures et ces gravures dans le détail, les identifient comme *des zébus (Bos indicus) de taille petite à moyenne. Leur bosse est bien marquée et à l'aplomb du garrot. Les cornes sont toujours courtes avec une courbure simple, soit vers l'avant, soit le plus souvent vers l'extérieur et le haut. Le fanon est présent, mais pas très important. Les oreilles ne sont pas pendantes. Le dos est en général ensellé. La robe est variable : unie claire ou sombre, pie... Ce sont presque toujours des mâles... Seuls deux animaux aux bosses en position nettement cervico-thoracique font penser à des sangas (tombe d'Amenmosé)* ; c'est-à-dire à des hybrides obtenus par croisements de zébus et de taurins. Une composition relevée dans la tombe de Khenamon, dépeignant les activités marchandes dans un port égyptien, montre deux zébus accompagnés par des Syriens. L'origine proche-orientale de ces animaux ne fait ici guère de doute. D'autres sujets figurés par ailleurs dans des étables étaient très probablement élevés en Egypte, où ils servaient d'attelage à l'araire ou à des chars, ou bien participaient à des défilés après avoir été préalablement engraisés. La rareté des représentations et les contextes iconographiques associés suggèrent un élevage marginal qui visait à satisfaire aux exigences de prestige des personnages de haut rang.

En dehors de la vallée du Nil, abstraction faite pour le moment de mes découvertes dans l'Aïr et dans l'Adrar des Iforas, les représentations de bovins à bosse ne remontent pas au-

delà des premiers siècles de l'ère chrétienne. On citera, pour l'Afrique de l'Est, la statuette axoumite en bronze de Zeban-Koutour, portant une inscription datée du 4<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. (Clark 1976). A cette époque, la corne de l'Afrique entretient des relations suivies avec la Péninsule arabique et l'Inde, d'où sont probablement importés des zébus. Ces animaux sont figurés en nombre restreint dans les gravures et les peintures rupestres de l'Éthiopie et de l'Érythrée, parfois aux côtés de taurins et de guerriers armés de lances à pointe métallique (Joussaume 1981, Calegari 1999). En Afrique centrale et australe, la présence de bœufs à bosse est attestée à la fin du 1<sup>er</sup> millénaire apr. J.-C. par quelques figurines en terre cuite exhumées de gisements archéologiques (Fagan 1967, Voigt 1983). En ce qui concerne le Maghreb, ce n'est qu'à partir des 2<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> siècles apr. J.-C. que des zébus mâles à bosse en position thoracique et aux cornes de longueur variable, destinés aux jeux de cirque, sont figurés sur diverses mosaïques de Tunisie et d'Algérie (Fradier 1976, Collectif 1978).

La présence de bovins à bosse au Sahara est documentée par l'art rupestre. La vingtaine de sujets connus en peinture et en gravure sont traités en de petites silhouettes schématiques (fig. 2 et fig. 3a). Les cornes sont à simple courbure en arc de cercle ou à double courbure en lyre. Leurs longueurs sont comprises entre une et trois fois la hauteur de la tête mesurée de l'extrémité du mufle au sommet du crâne. Quelques corps compartimentés traduisent l'existence de robes bigarrées. Les bosses sont délimitées par une courbe prolongeant la ligne dorsale ou se greffant sur cette dernière, quand elles ne sont pas entièrement peintes ou piquetées. Le schématisme des figures ne permet pas de se prononcer sur la position réelle de la bosse, ni sur la présence ou l'absence de fanon. Il est difficile dans ces conditions de distinguer les zébus des sangas. Aussi parlerons-nous de bœufs à bosse à défaut de pouvoir pousser plus loin l'identification zoologique.

La présence dans l'Aïr d'une gravure de dromadaire à côté de celle d'un bœuf à bosse, toutes deux offrant la même patine claire que celle s'observant sur les nombreuses représentations de dromadaires montés de la région (fig. 3a, n°2), conduit H. Lhote, auteur de cette découverte (1987, p. 277), à dater ces figures de l'époque du dromadaire monté. Trois compositions relevées par ailleurs au Sahara montrant des bœufs à bosse aux côtés de méharistes plaident également en faveur de cette chronologie. La première, photographiée par

Jean-Claude Ringenbach et publiée par Jean-Loïc Le Quellec (fig. 3a, n°6), est peinte dans l'Akakous en bordure du wadi Teshwinat. Les deux autres, relevées par Jean Courtin (fig. 3a, n°8 et 9), sont gravées dans le Borkou au Nord-Est du lac Tchad. Ces associations sont précieuses au regard des textes et de l'iconographie de l'Antiquité nord-africaine. D'après ces sources, le dromadaire est introduit au Maghreb dans le courant du 1er siècle av. J.-C. Durant les cinq à six siècles qui suivent son introduction, cet animal sert au transport des marchandises et, plus rarement, d'attelage à l'araire. Son utilisation comme monture n'est documentée qu'à partir des 4e-5e siècles apr. J.-C. (Camps 1996). Les représentations de bœufs à bosse aux côtés de dromadaires montés ne peuvent donc dater, jusqu'à preuve archéologique du contraire, d'avant le milieu du premier millénaire apr. J.-C. Cette hypothèse de chronologie est plutôt confortée par les données des fouilles enregistrées sur le tell de Daïma dans le Sahel camerounais, partie intégrante du bassin du lac Tchad, d'où ont été exhumés, de niveaux datés des 8e-12e siècles apr. J.-C., quelques fragments de figurines stylisées de bœufs à bosse alors que les modelages en terre des niveaux sous-jacents ne représentent que des animaux à dos droit (Connah 1981).

Ces documents permettent ainsi de situer dans la deuxième moitié du premier millénaire apr. J.-C. l'apparition des bovins à bosse dans le Sud du Sahara. L'aire géographique délimitée par les représentations de ces animaux (fig. 2) laisse deviner deux voies de propagation : une voie longitudinale qui ralliait le Maghreb à l'Afrique de l'Ouest, et d'un autre côté, une voie latitudinale qui, peut-être à la même époque, reliait l'Afrique de l'Est au bassin du lac Tchad, à supposer ici toutefois que les zébus et les sangas, sensibles au trypanosome, aient évité dans leur parcours sahélo-soudanien les zones infestées de mouches tsé-tsé.

### **Des gravures de bœufs à bosse beaucoup plus anciennes que prévu**

Penchons-nous à présent sur les dix gravures de bœufs à bosse que j'ai récemment découvertes : trois sont situées sur le pourtour méridional de l'Aïr, les sept autres sur le versant nord-occidental de l'Adrar des Iforas (fig. 2 et fig. 3b). Les gravures se comptent par milliers dans ces secteurs. Leur répartition spatiale, les thèmes développés sur les rochers, la

construction des compositions et les superpositions apparaissant sur certains motifs permettent la reconnaissance de deux phases de gravure stylisée : à des expressions anciennes dominées par les taurins, les autruches et les girafes et desquelles, soulignons-le, le dromadaire est absent, succèdent, sans liaison thématique et selon des dispositifs rupestres différents, des expressions riches en dromadaires et en chevaux développant une scénographie en relation avec des coutumes propres aux Touaregs, telles que la monte des dromadaires, la pratique de la chasse à courre, le port de plusieurs javelots et de vêtements amples et bien couvrants (Dupuy 1991). A toute époque, divers animaux furent représentés par unité sur des parois. Dans ces conditions, il est difficile de se prononcer sur l'appartenance culturelle des six bœufs à bosse que nous avons retrouvés gravés isolément sur des rochers, d'autant que ces six gravures apparaissent en des lieux comprenant à la fois des expressions anciennes et des expressions récentes. En revanche, les quatre figures restantes de bœufs à bosse, elles, sont intégrées dans des compositions dont l'âge de réalisation peut être estimé sur recoupements d'observations. Celles-ci se situent respectivement sur les stations de gravures d'Isokenwali et de Dabous, au Sud-Ouest de l'Aïr, et sur celles d'In Tahaten et d'Issamadanen, au Nord-Ouest de l'Adrar des Iforas.

Le bœuf à bosse d'Isokenwali est associé sur une paroi commune à sept taurins, à cinq girafes et à de nombreuses autres représentations de quadrupèdes que l'imbrication des tracés rend en grande partie illisibles (fig. 4). Une gravure de dromadaire ocre claire (à moins qu'il ne s'agisse de celle d'un cavalier appartenant quoi qu'il en soit au même horizon chrono-culturel) oblitère le dos de la girafe en position centrale qui, elle-même, offre des tons de patine plus foncés, comparables à ceux des autres motifs réunis à ses côtés, parmi lesquels figure le bœuf à bosse. La réalisation de ce dernier apparaît donc plus ancienne que celle du dromadaire (ou du cavalier). Ce fait a de quoi surprendre au regard des connaissances acquises jusqu'ici, qui permettaient de considérer les premières représentations de bœufs à bosse dans le Sud du Sahara comme contemporaines de celles des dromadaires. D'autres éléments confirment l'antiquité plus haute que prévu de la représentation du bœuf à bosse d'Isokenwali.

Du mufle de trois girafes représentées à ses côtés descend un trait vertical qui n'aboutit à rien ; ce qui conduit à voir dans ce trait, non pas une laisse, mais plutôt un caractère

symbolique que nous appelons « lien » (fig. 4). Plusieurs girafes traitées dans le même style sur la station de gravures rupestres de Dabous, située à 80 km plus au Nord, montrent aussi ce caractère (fig. 5). Toutes s'intègrent dans des compositions animalières se rapprochant de la composition d'Isokenwali tant par leur mode de construction que par la prédominance des figures schématiques de taurins. Et, détail important, le trait descendant du mufler de l'une de ces girafes est oblitéré par le bras d'un personnage au corps et à la tête vus de face. Ce type de représentation humaine dans l'Aïr est contemporain de l'époque du port de la lance à pointe métallique. Cette époque est aujourd'hui plutôt bien cernée grâce aux recherches archéologiques menées par J.-P. Roset (1988) à Iwelen, au Nord-Est du massif. Trois pointes de lance en cuivre ont été découvertes dans ce gisement daté du Ier millénaire av. J.-C. Les armatures mises au jour sont identiques à celles des lances gravées sur les rochers avoisinants. Ces lances sont tenues par des personnages traités en plan frontal selon des conventions que l'on retrouve fréquemment appliquées dans la région (fig. 5). Aucune de ces figures humaines n'est associée sur une paroi commune à une girafe à lien, à l'exception précisément du personnage gravé à Dabous, qui recoupe le lien d'une girafe. Ces diverses observations engagent à dater le motif « girafe à lien » et la figure du bœuf à bosse qui lui est associée à Isokenwali, d'une époque antérieure au port de la lance, donc antérieure au premier millénaire avant J.-C.

La seconde gravure de bœuf à bosse de la région qui mérite une attention particulière a été relevée à Dabous (fig. 6). Celle-ci montre les mêmes traits piquetés et la même patine rousse que sept autres gravures disposées à ses côtés à différents niveaux, gravures parmi lesquelles on reconnaît une autruche et trois taurins. Le non respect du rapport des tailles entre espèces, l'agencement sans ordre apparent des gravures et l'essence animalière de cet assemblage sont autant d'éléments caractéristiques des expressions régionales antérieures aux représentations gravées des porteurs de lance ; ce qui par là même engage à inscrire le bœuf à bosse de Dabous sur le même registre figuratif que celui d'Isokenwali, duquel, soulignons-le une nouvelle fois, sont exclues les représentations de dromadaires.

C'est dans ce même horizon chrono-culturel que semblent s'intégrer les deux gravures de bœufs à bosse relevées dans des compositions du Nord-Ouest de l'Adrar des Iforas. La



première de ces gravures se situe en un lieu appelé In Tahaten. Elle apparaît aux côtés de deux antilopes, d'une vache et de deux objets coudés, l'un non tenu, l'autre brandi par un humain au-dessus de la tête d'un taurin (fig. 7). Des objets coudés de même type sont associés par ailleurs dans la région à des girafes à lien à l'image de celles gravées dans l'Aïr et à des taurins aux oreilles dentelées (fig. 8). C'est précisément à côté d'un taurin offrant ce caractère particulier qu'a été relevée, sur une dalle de hauteur de la station de gravures rupestres d'Issamadanen, la seconde représentation de bœuf à bosse de l'Adrar des Iforas (fig. 9). Ces recouvrements thématiques entre compositions permettent de rapprocher sur un plan culturel le bœuf à bosse d'In Tahaten de celui d'Issamadanen et, plus largement, ces deux gravures de celles de l'Aïr méridional réalisées à l'époque des girafes à lien ; une époque que l'on sait plus ancienne que celle du dromadaire. D'autres données appuient cette chronologie haute.

En plus du taurin aux oreilles dentelées qui lui est associé, le bœuf à bosse d'Issamadanen se trouve gravé à côté d'un énigmatique signe en phi et d'un pachyderme - éléphant ou rhinocéros - à la tête liée à un serpentiforme. Il y a tout lieu de penser que ces motifs figuratifs et non figuratifs qui présentent la même patine et qui furent réalisées selon la même technique du piquetage sont contemporains. Il est alors intéressant de noter que le serpentiforme et le signe en phi participent de l'art abstrait d'Issamadanen, qui compte plus de cent motifs curvilignes parmi lesquels trois sont oblitérés par des gravures de personnages aux têtes et aux corps traités de face (Dupuy 1994, Dupuy et Searight 2005). L'ordre inverse de recouvrement ne s'observe sur aucune paroi. Plus de trois cent humains furent représentés dans ce style sur les rochers de l'Adrar des Iforas. Aucun d'eux ne se trouve associé sur une paroi commune à une girafe à lien, à un bovin aux oreilles dentelées ou à un objet coudé, qui, rappelons-le, sont autant de motifs en relation iconographique avec les représentations gravées de bœufs à bosse d'In Tahaten et d'Issamadanen. Ces observations engagent à dater les réalisations de ces personnages d'une époque plus récente que les gravures de bœufs à bosse en question. Or, tant par leur style que par leur contexte iconographique, ceux-ci s'apparentent aux porteurs de lance de l'Aïr (Dupuy 1998) ; ce qui incline à les dater de la même époque, soit du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. par référence aux données des fouilles enregistrées à Iwelen. Autre conséquence logique : les premières figurations de bœufs à bosse de l'Adrar des Iforas, à

l'instar de celles de l'Aïr, sont alors datables d'une époque antérieure au premier millénaire av. J.-C. Reste à savoir quelle date haute retenir pour ces réalisations.

Deux objets coudés de même type que ceux gravés à côté du bœuf à bosse d'In Tahaten sont associés dans l'Adrar des Iforas à un char dételé à timon simple (fig. 10). Des chars identiques à quelques détails près sont figurés aux côtés des motifs curvilignes d'Issamadanen, où deux de ces signes, rappelons-le, participent de la composition montrant un bœuf à bosse. Quelques véhicules de même conception sont représentés dans l'Aïr. Mais ici, contrairement à ceux réalisés dans l'Adrar des Iforas, l'absence d'association et de liaison thématique ne permet pas de se prononcer sur leur contemporanéité avec les plus anciennes gravures de bœuf à bosse. Quoi qu'il en soit, les premières représentations de ces chars ne peuvent être antérieures au 16<sup>e</sup> siècle av. J.-C. C'est en effet à partir de cette époque que les Egyptiens commencent à s'équiper de véhicules à deux roues et à un timon, destinés à être attelés de deux chevaux de front, une époque marquée aussi, rappelons-le, par les premières représentations de zébus.

Apparue en Asie mineure, cette tradition hippomobile va faire des émules dans de nombreuses régions, y compris au Sahara, où son adoption semble avoir été rapide. Cette hypothèse de rapidité nous est suggérée par les entrelacs que l'on retrouve peints et gravés en quelques exemplaires aux côtés de chars attelés ou non à des chevaux, et ce, jusque dans l'Adrar des Iforas. La parenté et la complexité de forme de ces signes, conjuguées à leur nombre restreint en tous lieux, jouent en faveur d'une proximité chronologique. Il devient alors important de noter que des motifs semblables furent gravés en champlevé aux côtés de biges sur trois stèles funéraires des tombes à fosse du cercle A de Mycènes datées du 16<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Dupuy 2001). Une source d'inspiration commune pour les entrelacs sahariens et ces signes curvilignes égéens est envisageable dès lors que l'on accorde quelque importance aux alliances commerciales et guerrières qui s'établissaient entre Libyens et Egéens sur le littoral de Marmarique. Ces relations, évoquées dans les chroniques de guerre et illustrées par l'iconographie égyptienne du Nouvel Empire, sont étayées depuis peu par les fouilles archéologiques menées sur l'île de Bates au large de Marsa Matrouh (White 1986 et 1989). La présence au Sahara d'entrelacs comparables à ceux du monde égéen peut s'expliquer par une

transmission de proche en proche de quelques traditions et éléments culturels qui filtraient des échanges entre Libyens et Egéens sur le littoral méditerranéen de l'Egypte occidentale. Cette explication est d'autant plus crédible que le biotope au Sahara permettait, à en juger par les thèmes animaliers traités en gravure à l'époque des chars, la survie des espèces de la grande faune sauvage (rhinocéros, éléphants, girafes), l'élevage du bœuf et, corrélativement, des densités de peuplement plus élevées qu'aujourd'hui. Dans ce contexte, les traditions culturelles des groupes en présence n'allaient certainement pas sans s'influencer réciproquement. Et, autre fait banal : les biens valorisés par certaines communautés devaient attiser la convoitise des communautés voisines. Ainsi pouvaient se transmettre de proche en proche, rapidement et sur de longues distances, le nomadisme pastoral aidant, des croyances et des coutumes funéraires particulières, des savoir-faire spécifiques, des objets et des animaux de prestige au rang desquels figuraient chars, chevaux et... zébus.

Les silhouettes de bœufs à bosse que l'on retrouve gravées dans l'Adrar des Iforas et dans l'Aïr dans des ensembles figuratifs comprenant quelques chars ne purent être réalisées qu'après l'introduction des premiers chars et zébus dans la vallée du Nil. L'on sait d'autre part que ces gravures datent d'une époque antérieure aux figures de porteurs de lance. Ce qui conduit à situer ces réalisations dans la seconde moitié du 2<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., soit quelque deux mille ans avant l'apparition du dromadaire.

### **Des premiers bœufs à bosse au bétail à bosse actuel**

La rareté des représentations gravées de bœufs à bosse en ces temps anciens, tant dans l'Aïr que dans l'Adrar des Iforas, peut s'expliquer par les effectifs réduits de ces animaux. Ceux-ci constituaient probablement l'un des termes des transactions commerciales qui rapprochaient au moins épisodiquement le Sahara du Sud du Sahara du Nord, lui-même ouvert aux innovations et aux évolutions sociales et religieuses du Bassin méditerranéen, alors en plein Age du bronze (Dupuy 2004). Cette faible abondance des bœufs à bosse dans le Sud du Sahara, à supposer qu'elle ne résulte pas d'un effet de filtre culturel appliqué à l'art rupestre, était peut-être voulue et contrôlée par les chefferies locales, pour qui la possession de ces

animaux exotiques était un signe extérieur de prestige et de richesse. Cette situation rendait de fait impensable la vulgarisation de ce type d'élevage. Mais la faible représentativité des bœufs à bosse peut aussi s'expliquer par la vulnérabilité de ces animaux au trypanosome à une époque où les mouches tsé-tsé devaient être présentes dans les secteurs encore humides du Sahara méridional.

Une composition relevée par H. Lhote (1987, p. 59) dans l'Air montre un bœuf à bosse à côté d'un porteur de lance (fig. 3a, n° 1). Cette association, unique en son genre, témoigne de la présence toujours marginale de cet animal durant le premier millénaire av. J.-C. Puis viendra à partir des 4<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> siècles apr. J.-C. l'époque du dromadaire monté, durant laquelle les représentations de bœufs à bosse vont s'étendre à plusieurs régions de l'Afrique septentrionale. Cependant, les taurins vont demeurer longtemps les animaux de prédilection des éleveurs de l'Ouest africain, comme en témoignent, d'une part, leur prédominance figurative dans les expressions récentes de l'art rupestre de l'Afrique septentrionale et, d'autre part, la proportion élevée des modelages en terre les représentant sur divers gisements archéologiques du bassin du lac Tchad (Gauthier 1998). Aux 16<sup>e</sup>-17<sup>e</sup> siècles apr. J.-C., ce sont encore des bovins à dos droit, et non des zébus ou des sangas, qui sont traités en relief sur les plaques en alliage de cuivre ornant les piliers du palais des rois de la ville de Bénin au Nigeria (Coquet 1996, fig. 72).

Pour revenir à notre point de départ, rares aujourd'hui sont les pays de l'Afrique de l'Ouest où les troupeaux demeurent essentiellement composés de taurins. La Guinée et la Côte d'Ivoire comptent encore, semble-t-il, parmi ces pays. Ailleurs le gros bétail est dominé par les sangas et les zébus. Comment expliquer ce recul à la fois récent et quasi général de l'élevage taurin au profit de celui du bétail à bosse ? On ne peut tenir pour responsables la zoologie et la physiologie. Car si les zébus sont de plus grands formats, s'ils sont mieux adaptés à la chaleur des pays tropicaux et si leur production laitière est, d'après les zootechniciens, supérieure à celle des taurins, ces derniers présentent d'autres atouts. Plus rustiques et plus frugaux, courts sur pattes et en partie trypanotolérants, les taurins sont plus aptes à fuir les dangers de la brousse (carnivores, razzias...), à se déplacer en terrain accidenté et à résister aux piqûres de certains types de mouches tsé-tsé. D'après la tradition orale, la disparition des taurins au Sahel

serait due aux sécheresses, aux épidémies et aux épizooties du 19<sup>e</sup> siècle qui ont décimé à plusieurs reprises les troupeaux. La reconstitution du cheptel passa alors par l'utilisation des géniteurs disponibles. Chaque fois qu'il fut fait appel à des zébus, le bétail taurin se transforma par hybridation en bétail à bosse. Ce phénomène de substitution fut particulièrement rapide dans les régions du Sahel où l'élevage bovin était ouvert à tous les membres de la communauté et lorsque la capitalisation des animaux et leur redistribution sans exigence de pedigree participaient des règlements de dots à l'occasion des échanges matrimoniaux.

A l'Ouest du Cameroun, le recul des taurins s'explique par d'autres mécanismes (Seignobos 1998). Dans cette région, les zébus sont, depuis au moins le 19<sup>e</sup> siècle, les animaux emblématiques des pasteurs islamisés, jadis conquérants et aujourd'hui souvent dans des positions sociales dominantes. D'un autre côté, les taurins sont demeurés longtemps et demeurent encore l'apanage des chefferies traditionnelles, non converties à l'Islam et établies dans des zones refuges d'altitude. L'histoire récente confère ainsi au zébu, symbole de modernité, une plus grande popularité qu'au taurin. De fait, le premier est privilégié pour l'élevage et pour les prestations dotales au détriment du second qui, empreint de conservatisme, disparaît inéluctablement d'un milieu naturel auquel il est pourtant mieux adapté.

### Légendes des figures

**Fig. 1** - 1 et 2 : Taurins (*Bos taurus*) aux garrots surélevés représentés dans les gravures rupestres du Sud de la Libye ; figures réalisées à un moment ou à un autre entre le VIème et le IVème millénaires av. J.-C. 3 : Aurochs (*Bos primigenius*) au garrot surélevé, même région et même époque que les deux gravures de taurins précédentes. 4 : Aurochs (*Bos primigenius*) au garrot surélevé peint à Lascaux, Périgord noir, époque solutréenne-magdalénienne (échelles différentes)

**Fig. 2** - Répartition géographique des bœufs à bosse représentés dans l'art rupestre du Sahara. Les losanges ajourés situent les gravures et les peintures présentées en figure 3a. Les losanges noirs situent les gravures tout dernièrement découvertes dans le Sud de l'Aïr et au Nord-Ouest de l'Adrar des Iforas. La figure 3b donne leurs relevés à l'encre.

**Fig. 3a** - Echelles différentes suivant les figures. Se reporter à la figure 2 pour leur situation géographique. 1 et 2 : Gravures de Tamokrine, Aïr (Lhote 1987). 3 : Gravures de Mammanet, Aïr (Lhote 1979). 4 : Gravures d'Ekaden Ararni, Aïr (Lhote 1972). 5 : Gravure de Tamanrasset, Ahaggar (Trost 1997). 6 : Peintures du wadi Tashuinat, Akakous (d'après cliché de Jean-Claude Ringenbach aimablement communiqué par Jean-Loïc Le Quellec). 7 : Peinture de Kozen-Michidin, bœuf à bosse ou taurin au garrot surélevé (?), Tibesti oriental (Collectif 1996). 8 : Gravures d'Orori, Borkou (d'après cliché aimablement communiqué par Jean Courtin). 9 : Gravures de Kazer, Borkou (d'après cliché aimablement communiqué par Jean Courtin). 10 : Gravures de Niola Doa, Ennedi (Choppy et Scarla Falce 1996). Nombre de figures présentées dans la thèse d'Alfred Muzzolini (1983) et identifiées par l'auteur comme des bœufs à bosse ne sont pas reproduites ici : plutôt que des bœufs à bosse, certaines évoquent des taurins au garrot surélevé, les autres des antilopes au garrot saillant. Cette remarque s'applique aussi aux bœufs à garrot saillant peints sous divers abris du Sahara central et récemment identifiés comme des bœufs à bosse par M. Hachid (Hachid 2000, p. 207).

**Fig. 3b** - Echelles différentes suivant les figures. Se reporter à la figure 2 pour leur situation géographique. 11 à 13 : Gravures du Sud de l'Aïr (11 : Eknawen, 12 : Isokenwali, 13 :

Dabous). 14 à 20 : Gravures du Nord-Ouest de l'Adrar des Iforas (14 : Adarmolen, 15 à 17 : Issamadanen, 18 : Iegueran, 19 : In Tahaten, 20 : Imeden). La gravure n°20 pourrait représenter un animal bâté avec sangles d'arrimage croisées autour du cou plutôt qu'un bœuf à bosse.

**Fig. 4** - La composition d'Isokenwali, longue de 5 mètres. La gravure de bœuf à bosse est localisée dans le cercle de gauche. Le cercle de droite situe la gravure de dromadaire ocre claire (à moins qu'il ne s'agisse de celle d'un cavalier) oblitérant le dos de la girafe en position centrale. Du mufle de trois girafes descend un trait vertical.

**Fig. 5** - Compositions gravées de Dabous montrant des girafes à lien. Le trait descendant du mufle de la girafe de taille réelle est recoupé par le bras d'un personnage au corps et à la tête vus de face. À gauche de ce personnage, exemple d'un porteur de lance représenté, à Iwelen, suivant le même style.

**Fig. 6** - La gravure du bœuf à bosse de Dabous (cliché aimablement communiqué par Jean Clottes). Le relevé à l'encre présente les gravures qui l'entourent.

**Fig. 7** - La gravure du bœuf à bosse d'In Tahaten et autres représentations associées.

**Fig. 8** - Compositions relevées sur la station d'Issamadanen (Nord-Ouest de l'Adrar des Iforas) montrant des gravures d'objets coudés aux côtés de girafes à lien et de taurins aux oreilles dentelées.

**Fig. 9** - La gravure du bœuf à bosse d'Issamadanen, associée à des motifs figuratifs et abstraits.

**Fig. 10** - Exemples de chars représentés dans les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas aux côtés de signes curvilignes et d'objets coudés (1 et 3 : Issamadanen. 2 : Tirist)

### Bibliographie

- CALEGARI G., 1999 – « L'arte rupestre dell'Eritrea. Repertorio ragionato ed esegesi iconografica ». *Memorie della Società Italiana di Scienze Naturali e del Museo Civico di Storia Naturale di Milano*, Vol. XXIX, fasc. I : 174 p.
- CAMPS G., 1993 – « Chars (art rupestre) ». *Encyclopédie berbère*, Edisud, XII : 1877-1892
- CAMPS G., 1996 – « Dromadaire ». *Encyclopédie berbère*, Edisud, XVII : 2541-2546
- CHOPPY J. et B., SCARPA FALCE S. et A., 1996 - *Images rupestres de l'Ennedi / Tchad. Première partie : zone Nord, Niola Doa*. Paris, Edit. Choppy : 197 p.
- CLARK J. D., 1976 – « The domestication process in Sub-Saharan Africa ». *In : Origine de l'élevage et de la domestication*. E. S. Higgs (sous la dir. de), Nice, UISPP : 56-115
- Collectif, 1976 - *Arte rupestre nel Ciad, Borkou-Ennedi-Tibesti*. Centro Studi L. Negro, Pyramids : 125 p.
- Collectif, 1978 – « Mosaïque romaine. L'âge d'or de l'école d'Afrique » *Dossiers de l'Archéologie*, n°31
- CONNAH G., 1981 - *Three Thousand Years in Africa : man and his environment in the Lake Chad region in Nigeria*. Cambridge, Cambridge University Press
- COQUET M., 1996 - *Art de cour en Afrique noire*. Paris, Adam Biro : 159 p.
- DUPUY C., 1985 - *L'art rupestre de l'Aïr méridional*. Mémoire de DEA, LAPMO, Aix-en-Provence, Université de Provence : 106 p.
- DUPUY C., 1991 - *Les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas dans le contexte de l'art saharien : une contribution à l'histoire du peuplement pastoral en Afrique septentrionale du Néolithique à nos jours*. Thèse, Aix-en-Provence, Univ. de Provence, 2 tomes : 404 p.
- DUPUY C., 1994 – « Les signes gravés au Sahara en contexte animalier et les débuts de la métallurgie ouest-africaine » Aix-en-Provence, *Préhistoire et anthropologie méditerranéennes*, 3 : 103-124
- DUPUY C., 1998 – « Réflexion sur l'identité des guerriers représentés dans les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas et de l'Aïr ». Milan, *Sahara*, 10 : 31-54
- DUPUY C., 2001 – « Les gravures de chars et d'entrelacs dans l'art rupestre de l'Adrar des Iforas et leurs homologues sahariens ». Grenoble, *Cahiers de l'AARS*, 6 : 25-29



- DUPUY C., 2004 – « Les signes curvilignes dans l'art rupestre du Sahara algérien ». In : *Le peuplement ancien de l'Algérie. Sa place dans le contexte méditerranéen*. Collège de France : sous presse.
- DUPUY C. et SEARIGHT, 2005 – « Les signes gravés à Issamadanen (Mali) et à Imaoun (Maroc) au regard de l'art abstrait ibérique ». In: *Mélanges offerts à Jean Abélanet*, Université de Perpignan : 97-108
- FAGAN B. M., 1967 - *Iron Age Cultures in Zambia. Vol. 1 : Kaloma and Kangila*. London, Chatto and Windus
- FRADIER G., 1976 - *Mosaïques romaines de Tunisie*. Tunis, Cérès Editions : 188 p.
- GAUTHIER J.-G., 1998 – « À propos du taurin en pays fali actuel et en pays sao ancien. Apports de l'expression orale et de l'archéologie ». In : *Des taurins et des hommes. Cameroun, Nigeria*. C. Seignobos et E. Thys (sous la dir. de). Paris, ORSTOM Editions : 335-341
- GRIGSON C., 1991 – “An African origin for African cattle ? - Some archaeological evidence”. *The African Archaeological Review*, 9 : 119-144
- HACHID M., 2000 – Le Tassili des Ajjer :aux sources de l’Afrique, 50 siècles avant les pyramides. Alger, Edif 2000 : 310 pages
- HORNBLOWER G. D., 1928 – “An humped bull of ivory”. *Journal of Egyptian Archaeology*, 13 : 222-225
- JOUSSAUME R., 1981 – « L'art rupestre de l’Ethiopie ». In : *Préhistoire africaine. Mélanges offerts au Doyen Lionel Balout*. C. Roubet, H.-J. Hugot et G. Souville (sous la dir. de). Recherches sur les grandes civilisations, synthèse n°6 : 159-175
- LHOTE H., 1972 - *Les gravures du Nord-Ouest de l’Air*. Paris, Arts et Métiers graphiques : 205 p.
- LHOTE H., 1979 - *Les gravures de l’oued Mammanet*. Dakar, Les Nouvelles Editions africaines : 431 p.
- LHOTE H., 1987 - *Les gravures du pourtour occidental et du centre de l’Air*. Paris, Editions Recherches sur les Civilisations, mémoire n°70 : 281 p.
- MUZZOLINI A., 1983 - *Les bœufs du Sahara central au Néolithique. Art rupestre et chronologie*. Thèse, Aix-en-Provence, Université de Provence, 2 tomes : 595 p.
- NICOLOTTI M. et GUERIN Cl., 1992 – « Le zébu (*Bos indicus*) dans l’Egypte ancienne ». *Archaeozoologia*, vol. V/1 : 87-108
- ROSET J.-P., 1988 – « Iwelen, un site archéologique de l’époque des chars, dans l’Air septentrional, au Niger ». Paris, Presses universitaires de France, *Etudes et documents UNESCO*, 11 : 121-155

- SEIGNOBOS C., 1998 – « Taurins du Cameroun, une extinction annoncée ? ». In : *Des taurins et des hommes. Cameroun, Nigeria*. C. Seignobos et E. Thys (sous la dir. de). Paris, ORSTOM Editions : 353-384
- TROST F., 1997 - *Pinturas. Felsbilder des Ahaggar (Algerische Sahara)*. Akademische Druck- u. Verlagsanstalt, Graz : 336 p.
- VOIGT E. A., 1983 - *Mapungubwe : an archaeozoological interpretation of an iron community*. Pretoria, Monograph 1, Transvaal Museum
- WHITE D., 1986 – “1986/1985 excavations on Bate's Island, Marsa Matruh”. *J.A.R.C.E.*, XXIII : 51-84
- WHITE D., 1989 – “1989/1987 excavations on Bate's Island, Marsa Matruh : Second Preliminary report”. *J.A.R.C.E.*, XXVI : 87-114
- ZABERN, von P., 1987 - *The Egyptian Museum, Cairo*. Mainz, Verlag Philipp von Zabern : 268 p.

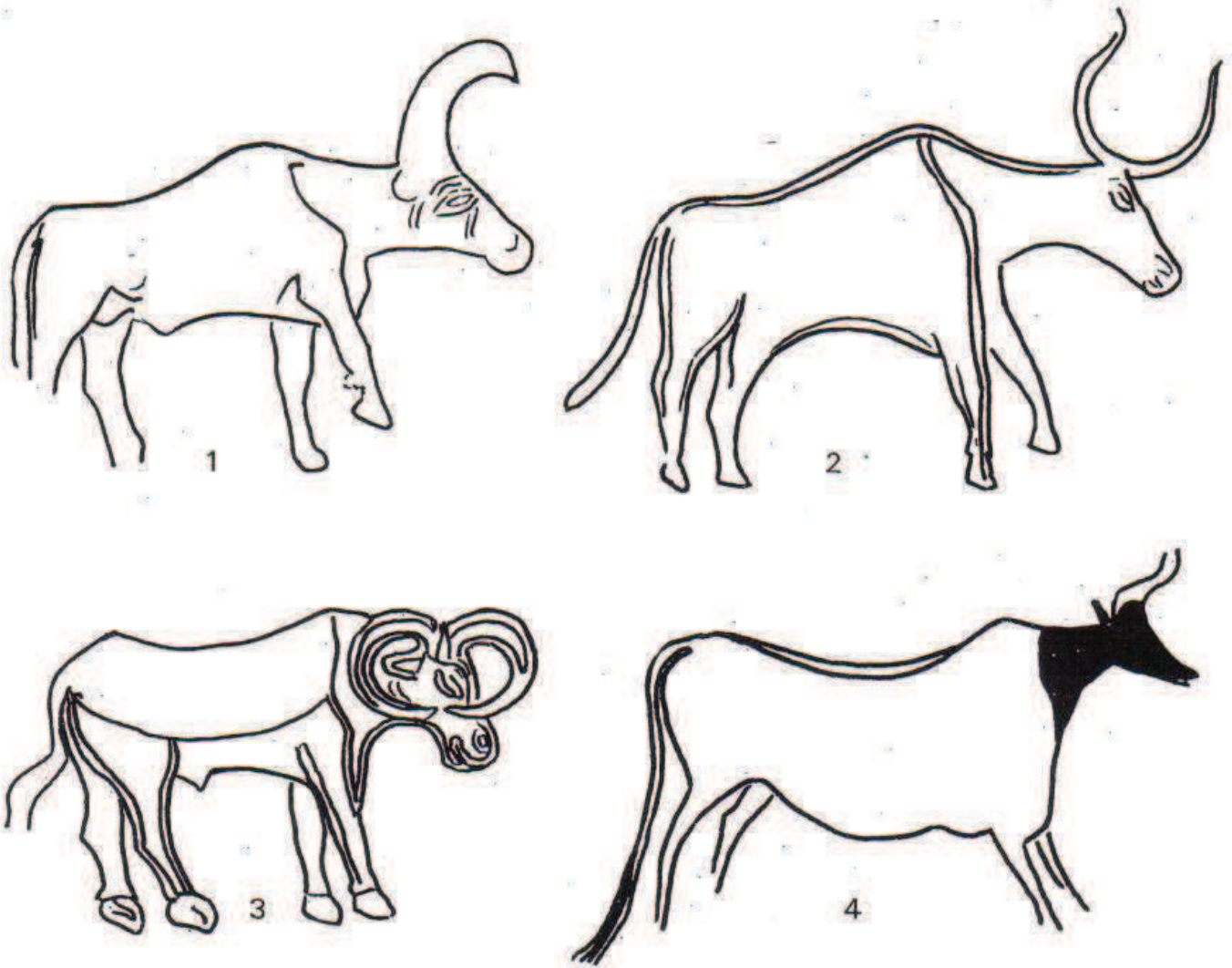


Figure 1

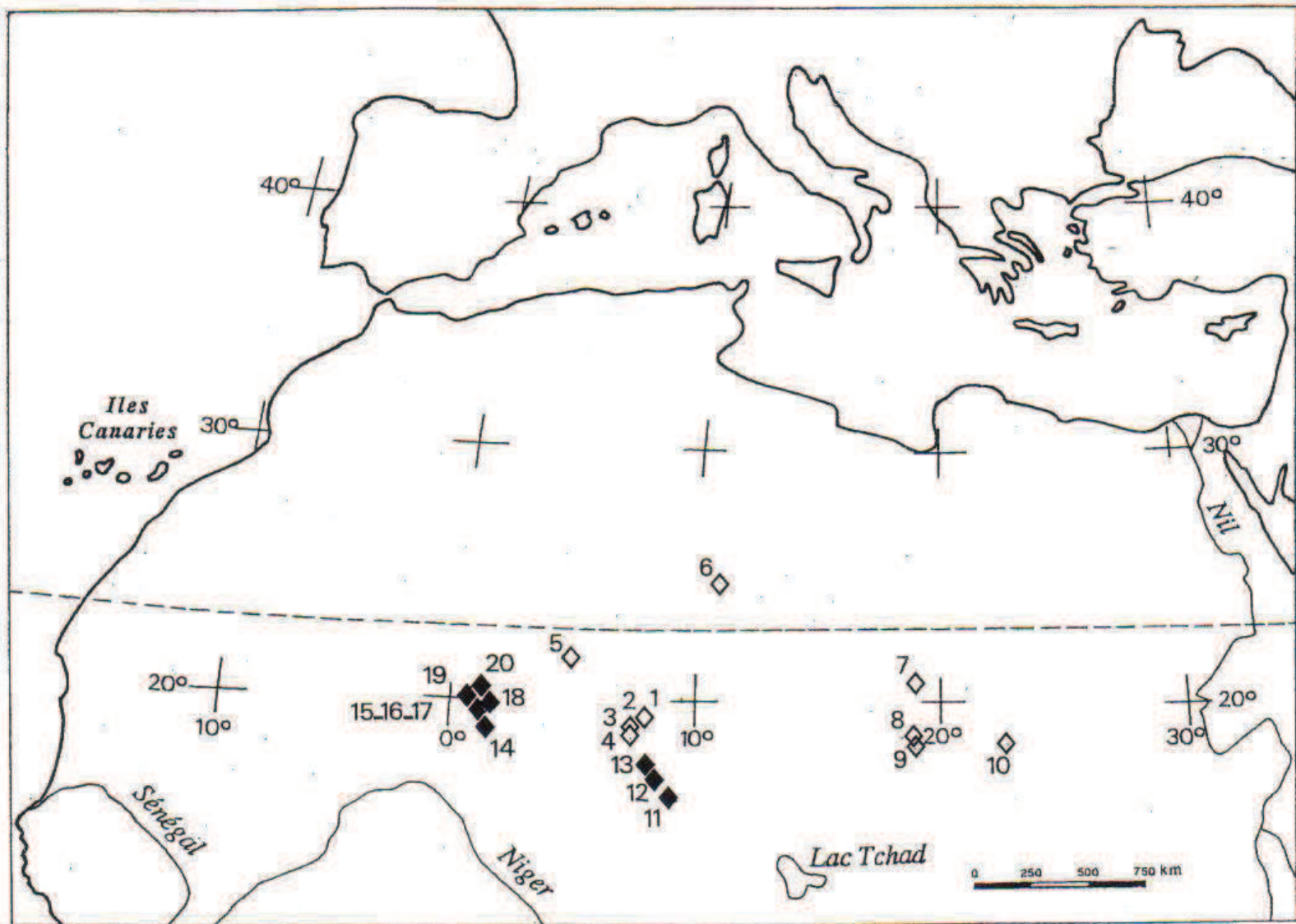


Figure 2



Figure 3a

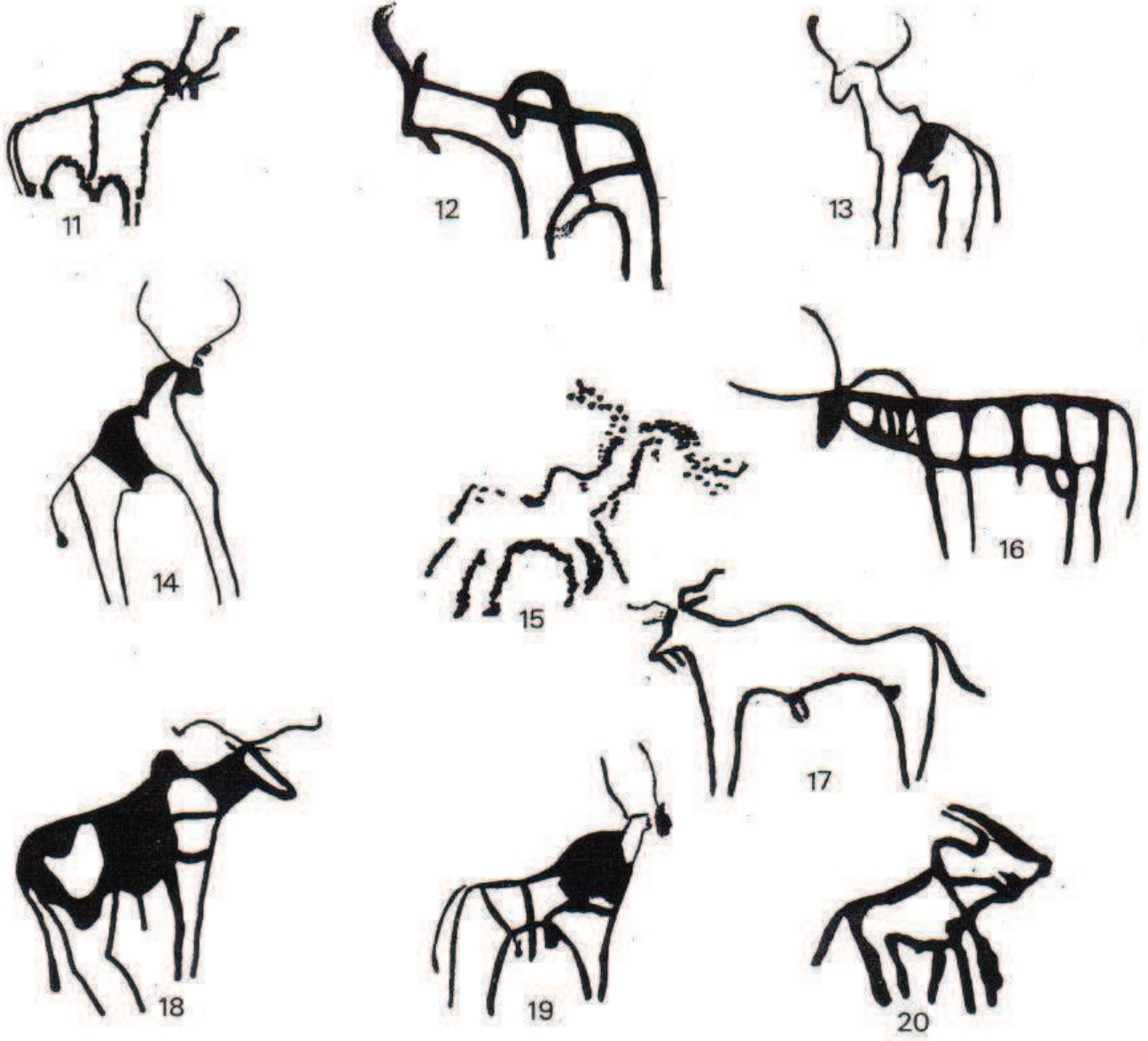


Figure 3b

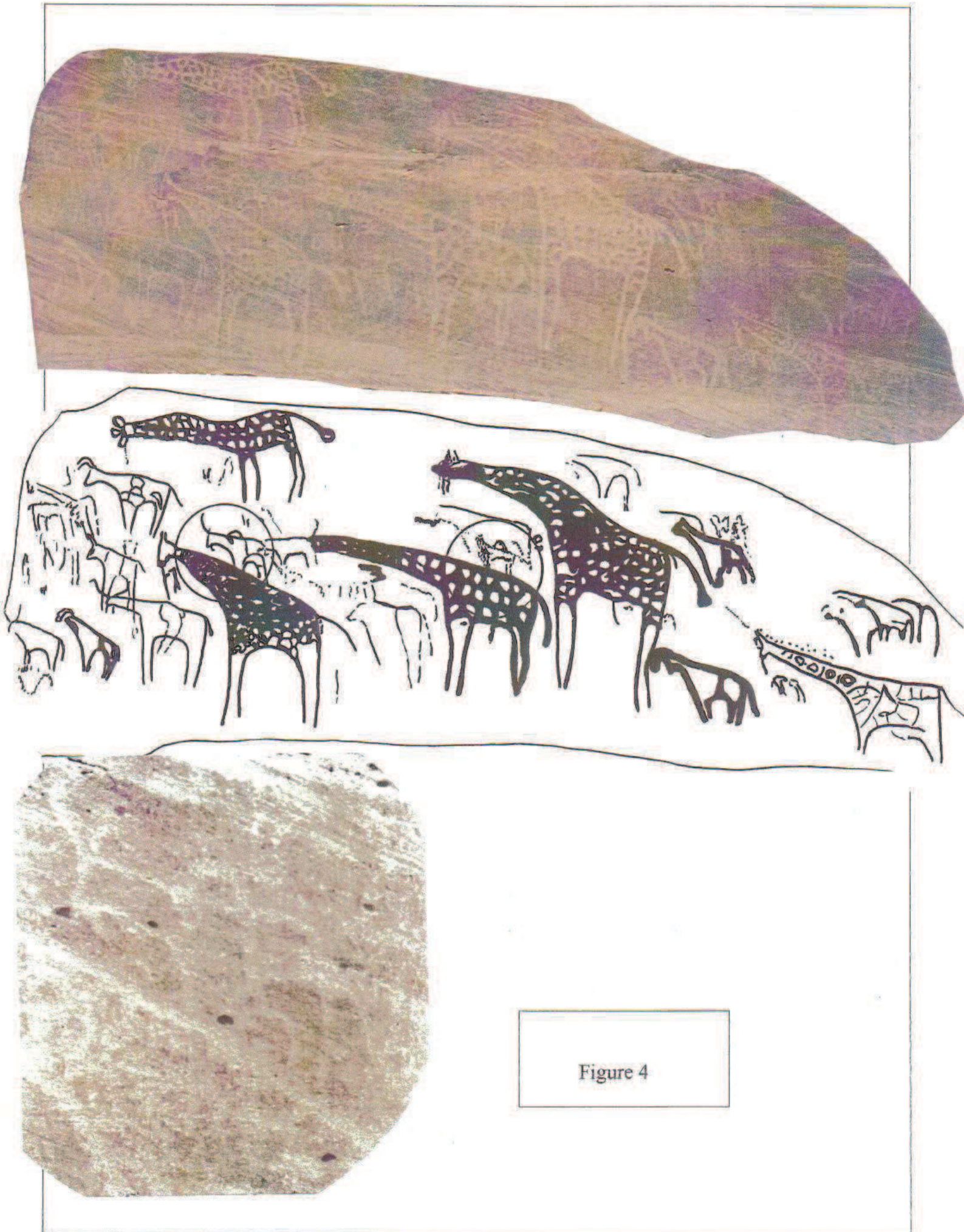


Figure 4

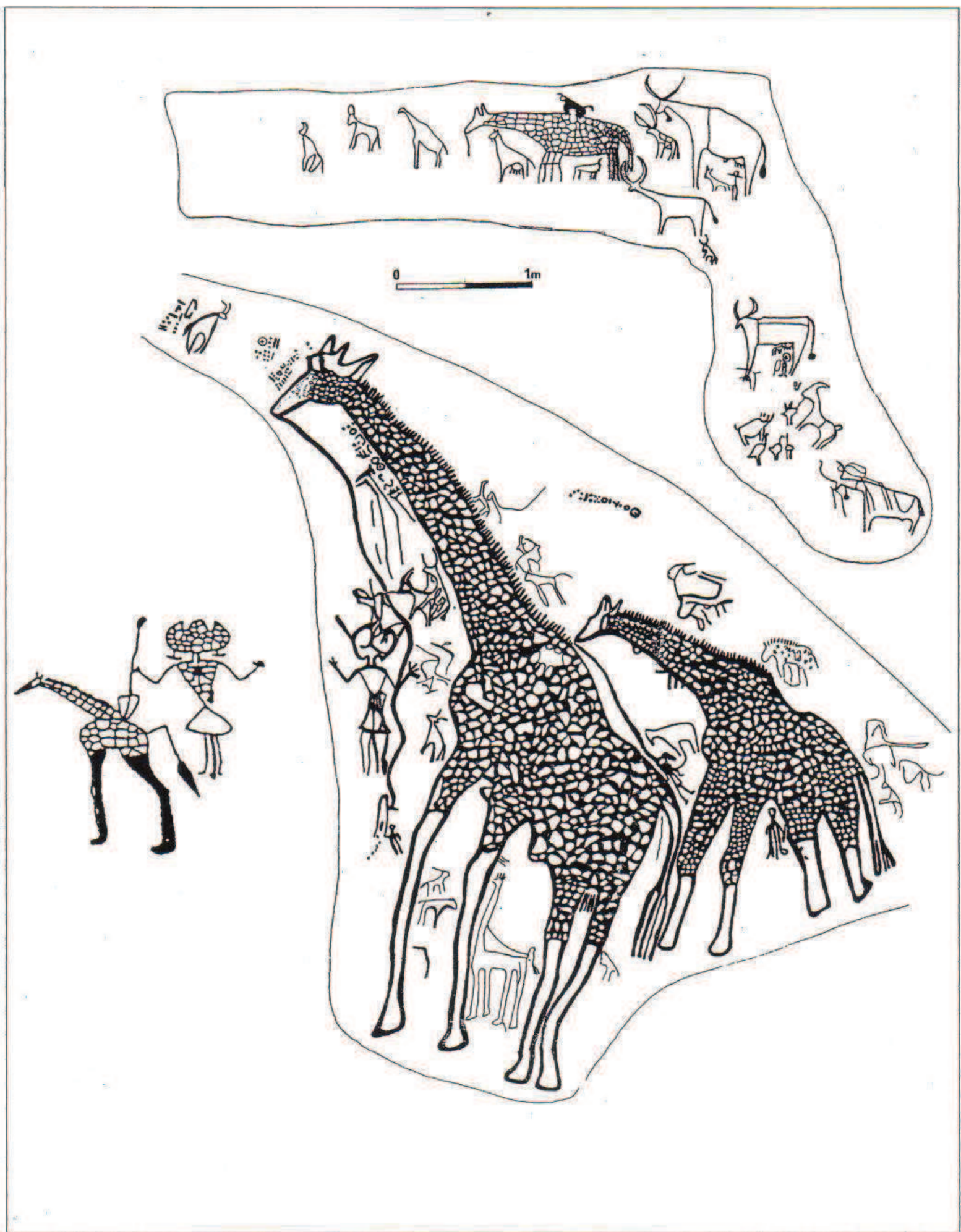


Figure 5



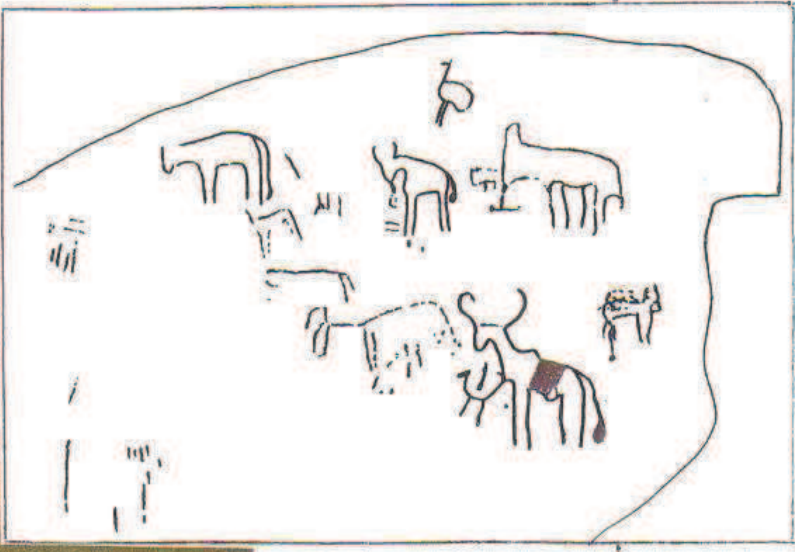


Figure 6



Figure 7

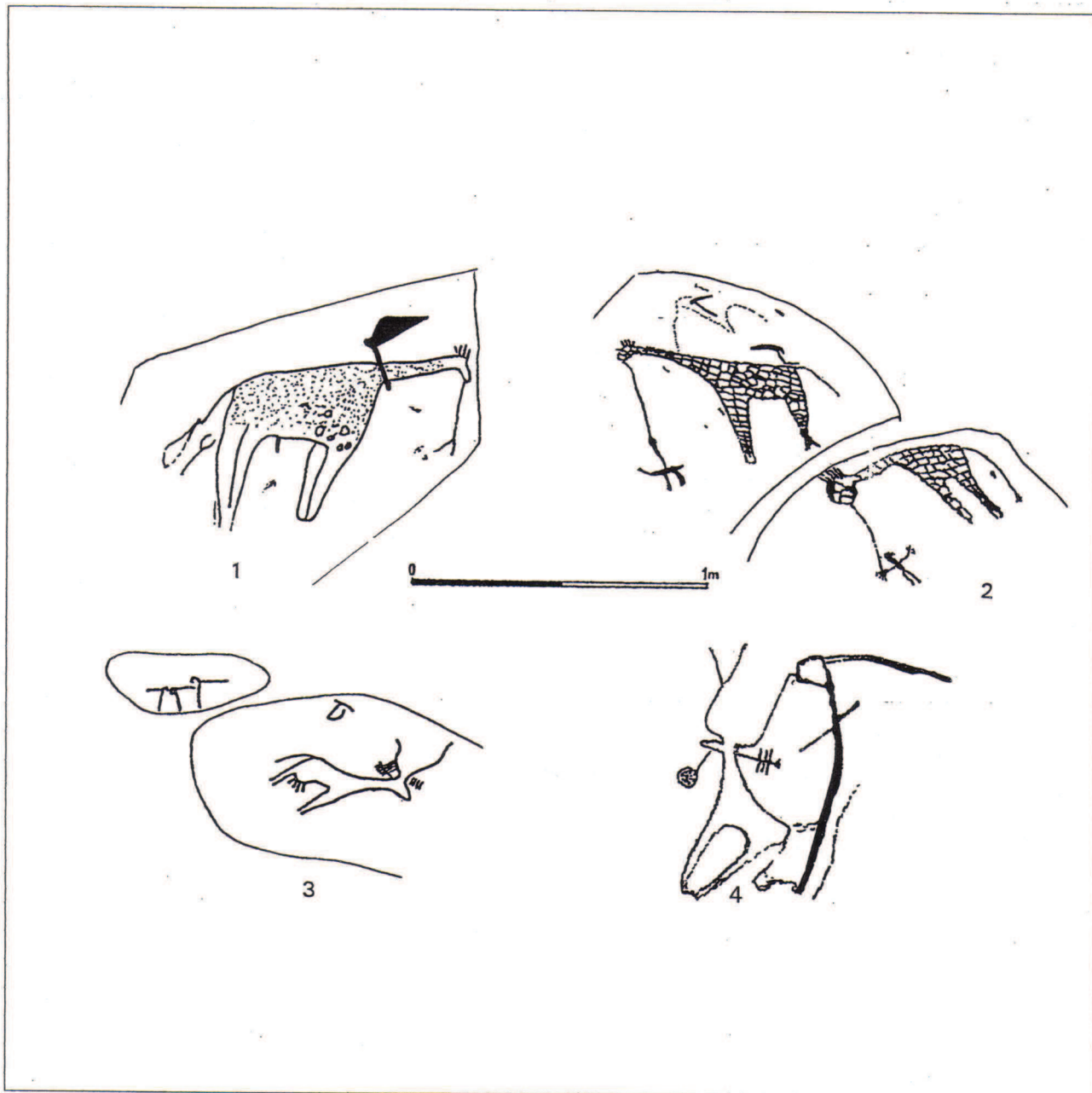


Figure 8

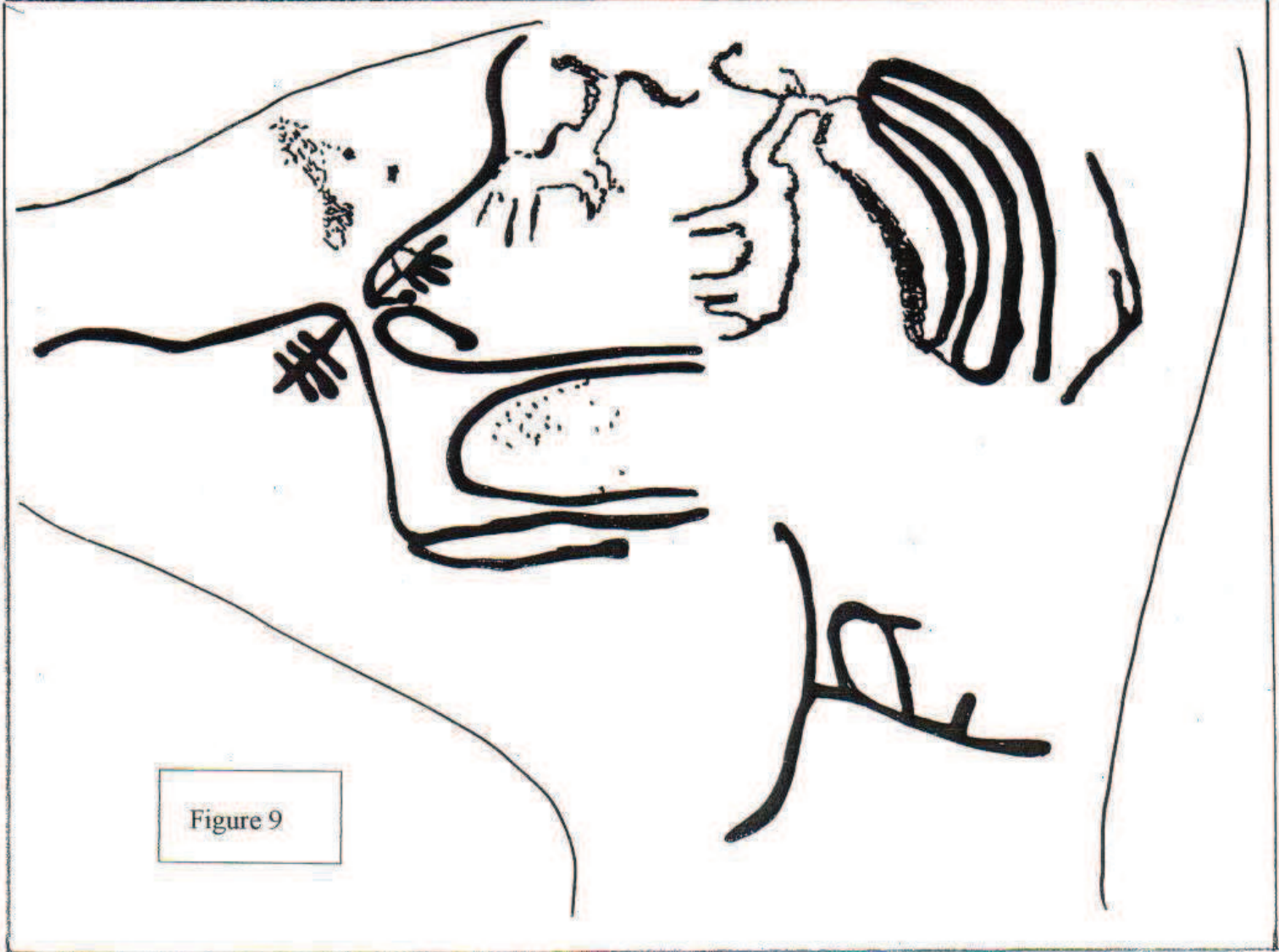
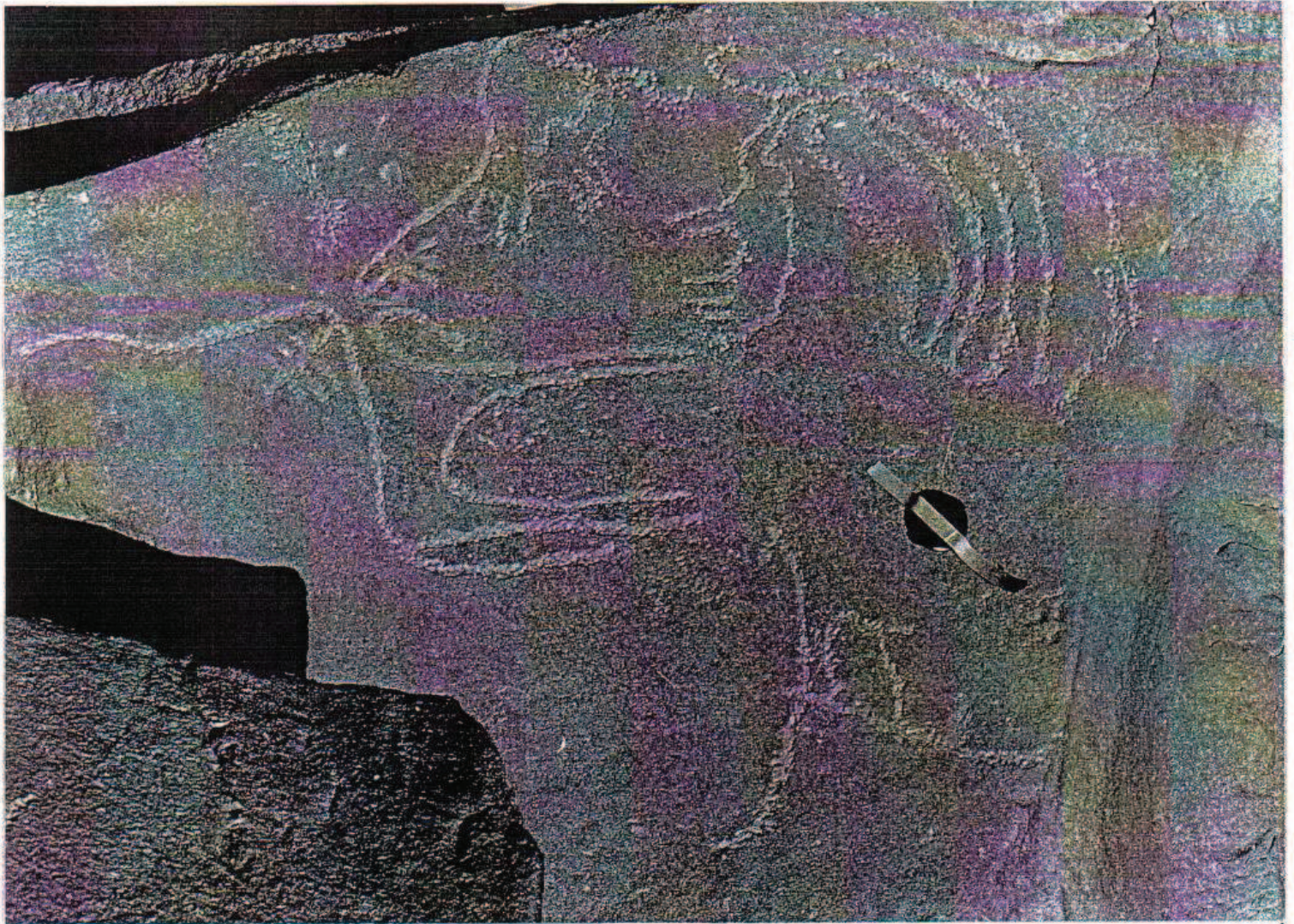


Figure 9

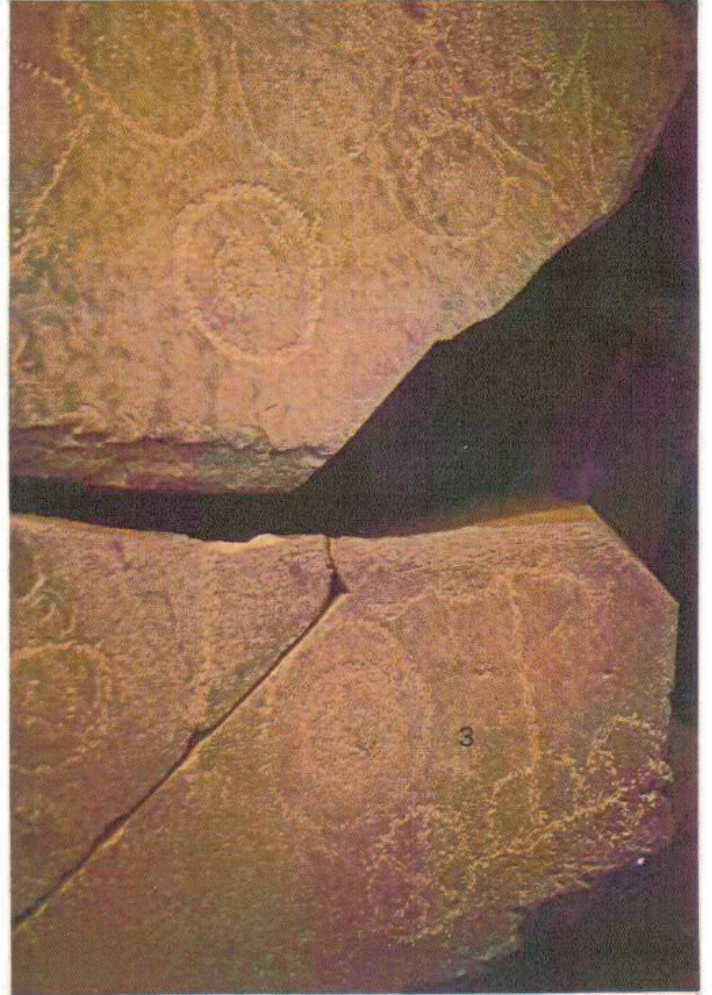


Figure 10

